

# le procès de kafka

Extrait de l'adaptation théâtrale

de Serge Lamothe

## NEUVIÈME CHAPITRE. Chez Titorelli

(...)

**TITORELLI** : En ce qui concerne votre procès, je ne vois aucune difficulté si vous êtes vraiment innocent.

**JOSEPH K** : C'est vrai ?

**TITORELLI** : Si vous l'êtes vraiment. (...) Vous l'êtes ?

**JOSEPH K** : Complètement !

**TITORELLI** : C'est l'essentiel.

**JOSEPH K** : Je suis blanc comme neige !

**TITORELLI** : Parfait ! Mais n'oubliez pas : votre innocence ne simplifie rien, au contraire ! Là où il n'y avait rien à l'origine, le tribunal finit par faire apparaître une faute énorme !

*Titorelli continue à peindre.*

Mais puisque vous êtes innocent.

**JOSEPH K** : Oui. (...) Pardonnez-moi, vous vous y connaissez sûrement bien mieux que moi... mais j'ai entendu dire qu'une fois que des accusations ont été portées, le tribunal se laisse difficilement convaincre de l'innocence d'un accusé.

**TITORELLI** : Difficilement ? Vous voulez dire jamais !

**JOSEPH K** : Comment ça, jamais ?

**TITORELLI** : Je ne crois pas que le tribunal se soit jamais laissé convaincre de l'innocence d'un accusé. Il y a des légendes, bien sûr, de vagues rumeurs, mais personne ne saurait citer un cas précis. Une fois que les accusations sont portées, il n'y a plus moyen de revenir en arrière. Ça, c'est un fait !

*K est abattu.*

Ne vous en faites donc pas ! À moi tout seul, je peux vous tirer d'affaire ! C'est très simple. Tenez, il suffit que j'écrive sur un bout de papier... Celui-là, par exemple...

*Titorelli arrache une feuille des mains de K.*

Ça fera l'affaire. Vous voyez, j'écris sur ce papier : Josef K est innocent. Maintenant, chaque fois qu'un juge viendra ici, je lui ferai signer ce document. Lorsque j'aurai un assez grand nombre de signatures, il n'y aura plus qu'à demander l'acquittement. C'est aussi simple que ça !

**JOSEPH K** : C'est merveilleux !

**TITORELLI** : N'est-ce pas !

**JOSEPH K** : Cependant... vous avez dit tout à l'heure que les juges demeureraient fermés à tous les arguments.

**TITORELLI** : C'est vrai. Lorsqu'ils sont présentés devant le tribunal, oui, mais pas ici, dans les coulisses ! C'est dans des endroits comme cet atelier, où les juges se rencontrent, que tout se décide ! Jamais au tribunal ! Vous l'ignoriez ?

**JOSEPH K** : Oui... Enfin... Ça me paraît contradictoire. Vous venez de dire qu'on ne peut jamais obtenir d'acquittement, mais vous dites maintenant qu'on peut parfois en obtenir un...

**TITORELLI** : Ce n'est pas contradictoire ! Il s'agit de deux choses différentes, à savoir d'une part ce que la loi stipule et d'autre part ce que j'ai personnellement constaté !

**JOSEPH K** : Vous voulez dire la théorie d'un côté et, de l'autre, la pratique ?

**TITORELLI** : Voilà ! C'est ça ! Dans la loi, voyez-vous, il est bien sûr précisé qu'un innocent doit être acquitté ; mais il n'est dit nulle part que les juges peuvent être influencés ! Or, figurez-vous que j'ai constaté précisément le

contraire : je n'ai jamais entendu parler d'un acquittement prononcé par le tribunal, mais j'ai assisté à de nombreux exercices d'influence auprès des juges ! Vous me suivez ?

**JOSEPH K** : Oui oui. C'est un concept... intéressant.

**TITORELLI** : Alors, dites-moi, quel type d'acquittement souhaitez-vous ?

**JOSEPH K** : Comment « quel type » ?

**TITORELLI** : Vous avez le choix entre un acquittement réel, un acquittement apparent, une procédure dilatoire ou un report perpétuel...

**JOSEPH K** : Je préfère un acquittement réel.

**TITORELLI** : Ça n'existe pas.

**JOSEPH K** : Mais vous venez de dire...

**TITORELLI** : Vous ne m'avez pas écouté. J'ai dit que dans les livres de lois, on parle d'acquittement réel. Mais dans la réalité, «le réel» n'existe pas... Vous comprenez ?

**JOSEPH K** : Non, je regrette. (...) J'ai chaud. On crève chez vous.

**TITORELLI** : Enlevez donc votre veste. Mettez-vous à votre aise. Venez vous asseoir.

**JOSEPH K** : Merci.

*K s'assoit. Il enlève sa veste.*

Je regrette, je... euh... je n'ai pas l'habitude...

**TITORELLI** : Avec ce document, vous obtiendrez un acquittement apparent, c'est déjà quelque chose, non ?

**JOSEPH K** : Je serai libre ?

**TITORELLI** : En apparence, oui.

(...)

© Serge Lamothe, 2005.

Extrait  
de la pièce en un acte

le prince de miguasha

de Serge Lamothe

*L'homme et la femme sont assis dans la pénombre.*

(...)

LUI : Tu sais, je crois que le Prince de Miguasha devrait faire partie de l'inventaire.

ELLE : Le Prince ?

LUI : Le Prince de Miguasha, oui.

*Temps.*

ELLE : Qui est-ce ?

LUI : Tu ne te souviens pas du Prince ? Tu n'as pas... Tu sais... le... (...) C'est un poisson. (...) Tu dois sûrement t'en souvenir : un très vieux poisson... exposé dans une vitrine du musée, souviens-toi.

ELLE : À Miguasha ?

LUI : Oui.

ELLE : Ça me revient.

LUI : Tu as même lu l'inscription à haute voix : le Prince est un poisson vieux d'environ trois cent soixante dix millions d'années découvert ici même à Miguasha.

ELLE : Un poisson gris, oui. Tu as raison. Dans une vitrine.

LUI : C'est parce qu'il était fossilisé.

ELLE : Fossilisé.

LUI : Ça veut dire : prisonnier de la pierre.

ELLE : Je sais ce que ça veut dire.

*Temps.*

LUI : Trois cent millions d'années, ça correspond au dévonien.

ELLE : Je sais à quoi ça correspond.

LUI : *L'eusthenopteron foordi*... C'est son nom, au Prince. *L'eusthenopteron foordi* est un chaînon important de l'évolution... quelque part entre les poissons et les tétrapodes primitifs.

ELLE : Oui. Les tétrapodes.

LUI : Parce que les nageoires du Prince de Miguasha ressemblent à des pattes.

ELLE : Je sais.

*Temps.*

ELLE : C'est un drôle de poisson, avec des pattes.

LUI : Ce ne sont pas à proprement parler de vraies pattes. Plutôt des moignons.

ELLE : Oui. Des petits moignons.

*Temps.*

ELLE : Est-ce que c'est un pléonasme ?

LUI : Des petits moignons ?

ELLE : Oui.

LUI : J'imagine. (...) Oui, j'imagine que ç'en est un.

*Temps.*

ELLE : Dis-moi, est-ce que les pléonasmes vont disparaître, eux aussi ?

LUI : Oui. Sans aucun doute.

*Temps.*

ELLE : La première fois que je l'ai vu, ce poisson...

LUI : Le Prince ?

ELLE : Oui. (...) Je l'ai trouvé monstrueux.

LUI : Tu veux dire *difforme*.

ELLE : Non. Je veux dire monstrueux. On aurait dit quelque chose d'anormal.

LUI : Un mutant.

ELLE : Crois-tu que la pollution peut provoquer ce genre de mutations ?

LUI : Tu n'as rien compris. Ce n'était pas un poisson vivant, mais un fossile, un spécimen vieux de trois cent soixante-dix millions d'années.

ELLE : Trois cent soixante-dix millions d'années et des poussières, oui je sais. (...) Dans ce cas, ce doit être la vieillesse.

LUI : Quoi ?

ELLE : J'ai dit : Dans ce cas, c'est la vieillesse qui a dû provoquer ces mutations, pas la pollution.

*Temps.*

LUI : Tu ne sais pas de quoi tu parles. Ce n'est ni la vieillesse ni la pollution, c'est l'évolution.

ELLE : Est-ce que la pollution va rester, d'après toi ?

LUI : Je ne sais pas. (...) C'est certainement une des choses qui a des chances d'être encore là après tout le reste.

*Temps.*

ELLE : Tu sais, je n'arrive pas à trouver ça scandaleux, ni même dommage.

LUI : À l'époque, une nouvelle comme celle-là aurait monopolisé l'attention des médias pendant deux ou trois jours.

ELLE : Peut-être un peu plus.

*Temps.*

LUI : Le Prince n'a jamais fait les manchettes, lui. Mais c'était une star, dans un sens. Je veux dire qu'il était unique, après tout.

ELLE : Tu en parles comme d'un phénomène de foire.

LUI : Oui. Mais tu sais, les petits moignons du Prince ne sont pas les seules choses qui le distinguent des autres poissons.

ELLE : Je sais.

LUI : Il a des poumons, figure-toi ! C'est un poisson qui respire à l'air libre !

ELLE : Un poisson qui respire à l'air libre risque la noyade à tout moment.

LUI : Pas le Prince, non ! Parce qu'il a *aussi* des branchies. Il est pourvu de poumons *et* de branchies.

ELLE : Comme les baleines ?

LUI : Comme rien d'autre que lui, le Prince ! La baleine n'est pas un poisson, c'est un cétacé !

ELLE : Je ne vois pas pourquoi tu t'emportes.

LUI : Moi non plus. (...) Peut-être que j'ai juste besoin de savoir que je peux encore le faire.

ELLE : Quoi ?

LUI : M'emporter. M'indigner. Même sans raison.

ELLE : Ça, c'est bien la dernière chose que tu seras encore capable de faire à la toute fin !

LUI : Je crois simplement que le Prince est spécial. Il représente un moment unique de notre évolution.

ELLE : Tu dis ça comme si ça allait continuer.

LUI : Je le dis comme je le pense : le Prince avait des poumons, des branchies, des nageoires et des pattes...

ELLE : Tu dis la même chose que moi, en fin de compte : tu dis que c'est un monstre.

LUI : Non ! Je dis qu'il avait tout pour réussir et qu'il a échoué.

ELLE : Tu ne peux pas savoir s'il a échoué ou non.

LUI : En tout cas, il a bel et bien disparu.

ELLE : Comme le reste.

LUI : C'est la seule constante.

ELLE : Oui. (...) Écoute : les chiens ne jappent plus.

LUI : Non.

ELLE : Ça fait un bout de temps qu'on n'entend plus rien.

LUI : Oui.

ELLE : Qu'est-ce que ça veut dire ?

LUI : Pas grand-chose.

*Temps*

ELLE : Parfois je me demande pourquoi nous sommes restés. Je pense qu'on aurait dû partir depuis longtemps.

LUI : Tu sais bien qu'il a toujours été trop tard.

ELLE : Oui, mais les autres étaient... si... si...

LUI : Impatients ?

ELLE : Non. (...) Bouleversés.

LUI : N'y pense plus. Ce n'est rien.

ELLE : Je crois qu'ils avaient peur.

LUI : Ils ont tous eu très peur. C'est humain.

*Temps*

ELLE : S'ils avaient eu à venir, ils l'auraient déjà fait.

LUI : Je pense qu'ils sont peut-être venus, mais qu'ils sont repartis.

ELLE : Ce n'était peut-être pas nécessaire.

LUI : Je crois qu'ils n'ont tout simplement pas voulu nous déranger.

ELLE : Ils auraient pu nous oublier. Faire comme si on n'existait pas.

LUI : Penses-tu ! Depuis le temps qu'on fait partie des statistiques !

ELLE : Quelqu'un a très bien pu nous effacer par erreur. En appuyant sur le mauvais bouton.

LUI : La mauvaise touche.

ELLE : Quoi ?

LUI : On dit : la mauvaise touche.

ELLE : Peu importe.

*Temps.*

ELLE : Je veux dire... l'erreur est humaine, non ?

*Il rit.*

*Temps.*

ELLE : Je veux dire... l'erreur est humaine, non ?

*Il rit.*

ELLE : Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

LUI (*riant*) : Non, tu ne vois jamais rien, toi !

*Temps.*

ELLE : Mais parle ! Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

LUI : Tu ne comprendrais pas.

ELLE : Bien sûr que non. Comment voudrais-tu que je comprenne ?

*Temps. Il pouffe.*

ELLE : Mais parle !

LUI : Ce qui est drôle... c'est qu'ils se croyaient à l'abri !

ELLE : À l'abri de quoi ?

LUI : Ils ne pouvaient pas le savoir. Quand on se croit à l'abri, on ne sait pas ce qui pourrait arriver. On ne le sait pas, tout simplement parce qu'on ne l'imagine pas. On est à l'abri, c'est tout. Ça s'arrête-là.

ELLE : Ils sont tous partis, c'est signe qu'ils devaient savoir quelque chose, non ?

LUI : Ils sont partis parce qu'ils avaient peur. Depuis quand les gens savent-ils de quoi ils ont peur ? Le sais-tu, toi ?

ELLE : Je n'ai pas peur.

*Il prend la main de la femme dans la sienne.*

LUI : Moi non plus.

*Temps.*

ELLE : Dans ce cas, pourquoi ta main tremble-t-elle ?

LUI : Elle ne tremble pas.

ELLE : Tu as froid ?

LUI : Non.

*Temps.*

LUI : Tu as raison. (...) Elle tremble un peu. (...) Je crois qu'il y a quelque chose, en moi, qui s'affole.

ELLE : Ce n'est rien.

LUI : C'est vrai. Je suis terrifié... je suis terrifié à la pensée de tout ce qui reste à faire.

*Temps.*

LUI : Non. Je suis terrifié à l'idée de tout ce qui va rester en suspens. Inachevé.

ELLE : La véranda ?

LUI : Quoi, la véranda ?

ELLE : Tu ne l'as jamais finie.

LUI : Je ne parle pas uniquement de la véranda.

ELLE : Tu crois que tu te sentirais mieux si la véranda était terminée ?

LUI : Non.

ELLE : Alors quoi ?

LUI : Je pensais à autre chose. (...) C'est difficile à expliquer.

ELLE : Alors ne l'explique pas.

LUI : Tu vois ! Tu vois ! C'est ça que je veux dire : laisser les choses en suspens, c'est ça qui me terrifie, c'est ça que je ne supporte plus.

(...)

ELLE : C'est juste que j'aurais trouvé plus acceptable qu'il reste une trace de notre passage, un témoignage.

LUI : Ça ne compte pas tant que ça, tu sais.

ELLE : Il suffirait de presque rien. Quelque chose qui dirait ce que nous avons traversé.

LUI : Tu parles d'une chose symbolique ?

ELLE : N'importe quoi.

LUI : Une sorte d'emblème ?

ELLE : Oui.

*Temps.*

ELLE : Ça pourrait être juste une ligne tracée à la craie sur le plancher, qui dessinerait le contour de notre corps...

LUI : Comme sur une scène de crime ?

ELLE : Oui.

LUI : C'est morbide.

ELLE : Non mais... ça ou n'importe quoi d'autre.

LUI : Un totem ?

ELLE : Quelque chose dans ce genre-là, oui.

*Temps.*

ELLE : Quelque chose qui nous dépasserait. Qui dirait notre insignifiance, mais sans nous accuser de rien, sans nous faire sentir coupables.

LUI : Tu veux dire, quelque chose qui résumerait l'inventaire...

ELLE : Non.

*Temps.*

ELLE : Une chose qui serait l'inventaire à elle toute seule.

*Temps.*

LUI : Le Prince pourrait peut-être faire l'affaire.

ELLE : Je ne sais pas.

LUI : Le Prince de Miguasha.

*Temps.*

LUI : C'est un vestige intéressant.

ELLE : Après tout, pourquoi pas !

LUI : Un fossile.

ELLE : Avec des petits moignons.

LUI : Des poumons, des branchies...

ELLE : Toutes sortes d'avantages.

LUI : Si tu veux.

ELLE : Même avec des poumons puis des branchies, c'est difficile de respirer dans la pierre.

LUI : C'est presque impossible.

*Temps.*

ELLE : Dis-moi, est-ce qu'on aura des petits moignons dans trois cent soixante-dix millions d'années ?

LUI : Des petits moignons d'ailes, oui.

*Temps.*

ELLE : C'est un pléonasme ?

LUI : Une métaphore.

ELLE : Est-ce que les métaphores aussi vont...

LUI : Oui, bien sûr.

*Temps.*

ELLE : Les périphrases, les chiasmes, les anacoluthes ?

LUI : Oui.

*Temps.*

LUI : Les choses n'ont pas vraiment changé, tu sais, nous en sommes toujours à peu près au même point.

ELLE : C'est une conclusion misérable.

(...)

© Serge Lamothe, 2003